

toute une escorte invisible, plus fourmillante, plus utile, plus réelle que l'autre. Les noirs seuls ne l'entendaient pas. Elle ne laissait aucune empreinte, sinon dans nos cœurs. Elle flottait sur nous, comme sur les héros antiques les dieux familiers qui pansaient les blessures, exhortaient les courages et déterminaient la victoire.

Puis il arriva une chose étrange. Les conversations peu à peu tarirent ; les visions d'outre-mer se firent plus rares, la caravane imaginaire se clairsema. Nous étions de plus en plus seuls, réduits à nous-mêmes. A mesure que les ballots venus d'Angleterre et de France se vidaient sur la route, se vidait aussi la mémoire. Les visages d'amis et de femmes qui jusqu'alors nous avaient tenu compagnie s'en allaient avec les cotonnades et les perles d'échange. Autrefois, il nous avait paru dur d'être perdus, si loin, sans nouvelles de ceux que nous aimions et que nous avions laissés, là-bas. Maintenant nous n'y pensions plus. Quelque temps, j'essayai encore de retenir quelques-uns des fantômes lointains. Je tendais les mains vers eux : ils m'échappaient ! Je ne pouvais plus me rappeler les figures ! Bientôt je n'essayai plus. Je n'en souffrais pas. Les choses d'Afrique, lentement, avaient refoulé, enterré dans les parties obscures de notre mémoire, les choses d'Europe. Elle était partie, l'escorte invisible ! Partie tout entière ! Tout entière elle avait déserté, comme tant de nos porteurs !

Quand je me couchais, le soir, sur les caisses d'instruments pour m'isoler du sol fiévreux, je n'avais plus sous mon crâne obscurci, pêle-mêle, que des visions de caravane, les sensations musculaires de mes jambes allant et venant, la carte du Comité de l'Afrique française avec les petits rayons indiquant les itinéraires, et les cous de nègres tendus sous les derniers ballots blancs.

MARCEL LAMI.

LA RESSOURCE.

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le BAUME RHUMAL, mais nous l'avons. 17

TSOU-HSI

IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE CHINE

Nous sommes, en vérité, bien renseigné sur les affaires de Chine ; les agences et les journaux anglais s'en chargent. Il y en a un certain nombre en Extrême-Orient dont les paroles semblent d'Evangile, les journaux français les reprennent et c'est ainsi que notre "Agence Havas" communiquait une longue dépêche du *North-China Herald*, de Shanghai, que le *Journal*, du reste, a reproduite, contenant une Tsung-Li-Yamen, protestant contre les agissements français ; et, autant de raison sans doute, déclarant que l'ambition des Italiens n'est pas satisfaite par la cession de la baie de San-Mun !

Quand ils s'en mêlent, les Anglais ont une ironie vraiment céleste. Qu'ils reprochent à la France ses menées en Chine, c'est déjà excessif, mais qu'ils viennent parler à l'Italie de cette baie de San Mun, à laquelle elle dut renoncer parce qu'elle ne fut pas soutenue dans ses réclamations à Pékin par l'Angleterre, cela dépasse les bornes. Tous les jours on découvre l'Amérique, on invente la poudre dont la formule, dit-on, fut trouvée par les Chinois, et l'on révèle au monde que, depuis quelque temps, le pouvoir effectif de l'Empire du Milieu se trouve dans les mains, non pas de Tsung-Li-Yamen, mais d'une femme. Reprenons-en l'histoire ou la légende :

Il y avait une fois, dans une des provinces du centre de ce pays qu'on appelle l'Empire du Milieu, un homme ruiné par les guerres et les brigandages, et qui mourut, ne laissant à sa veuve, pour toute fortune, qu'une petite fille.

Pour arracher l'enfant à la faim, on la vendit à l'âge de onze ans, au vice-roi de la province, lequel, en homme prévoyant, voulait assurer le recrutement de son harem.

La jeune Tuen — c'est ainsi qu'on la nommait — était ambitieuse : elle broda pour le maître une tunique où les fleurs et les bêtes extraordinaires faisaient chatoyer les plus merveilleuses couleurs. Si bien que le vice-roi voulut voir l'ouvrière, et la trouva belle et maligne à l'envi.

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes.